

Annales concours ecricome 2006

Culture générale



ESPRIT GÉNÉRAL

L'épreuve de la dissertation recherche chez les candidats les capacités de réflexion et d'argumentation, appuyées sur la lecture des grands textes, que l'on est en droit d'attendre d'un étudiant d'études supérieures.

SUJETS

Le candidat traite sous forme de dissertation un des deux sujets au choix :

- Dans le thème : le sujet a la forme d'un énoncé bref (éventuellement d'un texte court). Il s'inscrit dans le champ général de réflexion déterminé par le thème. Que le sujet soit dans le thème ne signifie pas que le thème soit le sujet !
- Hors thème : le sujet a la forme d'un énoncé bref (éventuellement d'un texte assez court). Il appartient aux champs les plus généraux de la réflexion (tels qu'ils sont présentés dans le programme de première année). Ce sujet donne l'occasion à certains candidats, disposant d'une solide culture et ayant une ouverture d'esprit personnelle sur la question, de montrer leur originalité. Il est vivement déconseillé aux candidats faibles qui le choisiraient comme refuge.

EVALUATION

Elle prend en considération :

L'aptitude à comprendre le problème dans sa profondeur et son enjeu ;

La capacité à ordonner ses idées de manière vivante et claire en évitant aussi bien la suite de remarques qu'un plan mécanique ;

L'aptitude à conduire une pensée personnelle et critique ;

La capacité à exploiter ses lectures et à mobiliser ses connaissances ;

La présentation matérielle de l'écrit, la qualité du style, la correction de l'orthographe et la syntaxe.

LE PROGRAMME

Le thème pour l'année 2006-2007 est : la science

Aucune liste d'œuvres et d'auteurs n'est proposée. Chaque professeur, responsable de ses choix, détermine librement les œuvres philosophiques, littéraires ou autres qu'il juge nécessaire à son enseignement.

ÉPREUVE 2006**Durée : 4 heures***Aucun document n'est autorisé.***Le candidat traitera l'un des deux sujets suivants :****SUJET 1 (dans le thème)*****Suffit-il d'être juste ?*****SUJET 1 (hors thème)*****"Rien de nouveau sous le soleil"*****RAPPORT**

Quarante-cinq professeurs ont participé à l'évaluation des 5860 dissertations de culture générale. En utilisant toute l'échelle de la notation ils ont obtenu une moyenne de 10 avec un écart-type de 3,12. Cette moyenne est établie par convention pour ne pas pénaliser la culture générale par rapport aux autres disciplines.

SUJET 1

La formulation du sujet a surpris de nombreux candidats. Ecrimage a pris le parti d'une certaine originalité pour obliger les candidats à se prendre en charge.

La moitié des candidats esquivent le sujet (copies notées en dessous de dix). Ils ne prennent pas en considération l'expression "être juste" et négligent totalement le verbe "suffire", souvent orthographié sans "e" final ! Ils parlent de la nécessité d'être juste, de la difficulté, voire de l'impossibilité d'être juste. Certains passent subrepticement de la vertu de justice à la justice dans son sens institutionnel et judiciaire et s'adonnent à une récitation plus ou moins intelligente des doctrines sur la justice en répétant leur cours.

Ceux qui interrogent le sujet essaient de résoudre le caractère laconique, voire énigmatique de l'énoncé, en le complétant ainsi : suffit-il d'être juste... pour être moral, pour être vertueux, pour être heureux, etc. Ce qui est légitime. Ils mettent en place une différence entre une conception "formelle" du juste et une conception plus "concrète" en exploitant des couples divers (supposés bien connus) du genre : justice/charité, justice/prudence, justice/équité, légalité/moralité, etc.

D'abord on peut répondre que la justice est une vertu complète. Être juste est objectivement suffisant.

Être juste c'est mettre le centre de sa vie dans la loi morale. Cette centration se



constitue à partir de la déception à l'égard des promesses de la vie empirique : plaisirs sensibles, puissance, richesse, gloire. Toutes ces satisfactions, certes bien réelles, dépendent en grande partie des circonstances et restent donc à ce titre précaires. Une seule chose dépend de soi, l'accord raisonnable avec soi-même, à partir de quoi l'individu conquiert un bonheur imperdable. Socrate meurt en accord avec lui-même dans le désaccord avec la *doxa* de son temps. Les stoïciens définissent le bonheur par le critère unique de l'accord intérieur. Ils ont compris l'essentiel. Rien n'est plus simple, rien n'est plus commun. Lorsqu'il apprend qu'un innocent doit être condamné à sa place, Jean Valjean devenu monsieur Madeleine, préfère après une longue nuit tourmentée se livrer à la justice plutôt que de vivre confortablement (*Les Misérables*, première partie, livre 7) !

Peut-on étendre l'autarcie morale à la dimension de la cité ? C'est le problème politique. L'expérience courante montre que l'individu ne veut pas nécessairement la loi, c'est pourquoi il faut *des* lois (externes). La cité doit allier le juste commun avec l'utile particulier à travers la différenciation des tâches. Platon élabore le schéma d'une cité rationnelle où la classe productive est subordonnée à la classe publique des gardiens, elle même dirigée par la classe savante. La justice tient dans le fait que chacun est à sa place en fonction de ses capacités, que chaque groupe social remplit sa fonction pour le maintien du tout. La loi constitue l'universel présent pour celui qui ne peut s'élever à l'universel. La cité organique ainsi dessinée a sa propre suffisance.

Cette suffisance objective s'accompagne toutefois de la conscience aigüe de la difficulté de la réalisation du juste. Au sein de l'école stoïcienne peu d'adeptes ont employé le nom de sage à la première personne. Quant à la cité juste, Platon est fort pessimiste sur son accomplissement. Il voit plutôt des cités dégénérées, où le principe de l'intérêt particulier tend à prévaloir sur le principe de l'intérêt général (cf. les livres VIII et IX de la *République*). L'intérêt particulier tire l'individu et les groupes sociaux vers leur égoïsme au préjudice de la réciprocité et de la justice proportionnelle. C'est pourquoi la justice n'a jamais fini d'être réalisée. La forme la plus haute de l'éducation est le dialogue, grâce auquel chacun peut reconnaître l'humain en l'autre. Or, les échecs du dialogue attestent du fait que le trouble de l'immédiat n'est jamais maîtrisé. On voit donc que, si le juste est une vertu complète, c'est aussi une vertu exigeante et incommode.

On peut cependant mettre en question la suffisance de la vertu de justice en réfléchissant sur le formalisme de la loi et les contradictions de l'action.

Première limite : l'insuffisance à l'égard du sentiment. Suffit-il d'être juste pour être heureux ? La réponse à la question dépend de l'anthropologie à laquelle on se réfère. Si l'on pose, comme les philosophes grecs, que l'homme est essentiellement raison et secondairement sentiment (animalité), alors on doit conclure que la justice est vertu complète, qu'il suffit d'être juste. Socrate meurt sereinement ! En revanche, si l'on se réfère à l'anthropologie initiée par la foi biblique, il faut alors admettre que le sentiment n'est pas un accident de la nature humaine. Au sein du sentiment il y a le désir de reconnaissance de soi-même dans sa singularité auquel le Dieu de la Bible est le premier à donner droit. L'individu ne peut clore son existence dans la médiation assurée du rapport à soi et des rapports aux autres, il est ouverture de soi à l'autre



dans le risque absolu du sans réponse et du sans retour. Cf. le Christ sur la croix : "Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?" (Evangile selon saint Matthieu, ch. 27). Bref, au dessus de la loi, il y a l'amour, l'abandon volontaire de la personnalité abstraite avec le sentiment de se retrouver et de se compléter dans et par l'autre. Au fond de l'existence se découvre une dialectique qui n'est pas celle de la médiation (par la discussion et par les lois), mais celle de l'appel et de l'attente de l'autre qui répond librement, gracieusement. On comprend que Pascal puisse reprocher aux stoïciens leur superbe ! Dans *l'Entretien avec M. de Saci*, il montre la force et les limites du stoïcisme. Epictète a bien compris la grandeur de l'homme, qui vient de sa liberté, mais il n'a pas compris sa faiblesse, c'est pourquoi "connaissant le devoir de l'homme et ignorant son impuissance, il se perd dans la présomption". Seule la foi nous éclaire sur l'union paradoxale de la grandeur et de la faiblesse propre à l'homme, "union étonnante et nouvelle que Dieu seul pouvait enseigner, et que lui seul pouvait faire, et qui n'est qu'une image et qu'un effet de l'union ineffable de deux natures dans la seule personne de l'homme-Dieu".

Les chrétiens ajoutent à la "vertu cardinale" de la justice la "vertu théologale" de la charité. Il ne suffit pas de *respecter* l'autre dans tout ce qui concerne les échanges et les partages, mais il convient d'aider l'autre à la mesure de sa faiblesse et de sa singularité. Evoquons ici une scène célèbre au début des *Misérables*. Myriel héberge Jean Valjean. Ce dernier fuit au milieu de la nuit en lui volant ses couverts en argent, qui sont sa seule richesse. Lorsque Jean Valjean revient encadré par trois gendarmes, la justice voudrait que Myriel récupère son bien et se plaigne de son ingratitude. Myriel va vers Jean Valjean "aussi vivement que son grand âge le lui permettait" et lui donne les chandeliers en plus ! L'éthique du don et du pardon vient ici sublimer la morale stricte de la justice (de l'égalité ou de l'équivalence calculée à partir de l'intérêt).

L'approfondissement (initialement religieux) de la subjectivité s'accompagne d'un doute quant à la réalisation du juste : "Il n'y a pas un seul juste" ! Car au-delà de la justice attendue on peut toujours se demander si le juste est voulu pour lui-même ou non. La valeur morale ne vient pas de la rectitude, de la conformité au devoir (*pflicht-mässig*), elle vient plus profondément de l'intention. Mais on ne peut jamais savoir ce qu'il en est au fond des motifs de nos propres actions, le cœur humain est insondable. Cette obscurité à soi et à la loi est bien l'expression de la finitude constitutive de l'homme.

Deuxième limite, l'insuffisance à l'égard de la pratique.

Il peut être tentant pour se préserver dans la pureté et la cohérence de ses principes de ne pas intervenir dans le monde, et par peur de l'injustice commise de favoriser l'injustice de autres ! C'est pourquoi on peut dire : il ne suffit pas d'être juste, il faut être courageux. Les hommes ne sont pas totalement moralisés, il faut donc intervenir, éduquer les autres. Cette éducation ne consiste pas à faire aux autres des leçons condescendantes de morale, mais plutôt à tenir fermement sa place dans des interactions effectives. Il est vrai que, pour la paix de son âme et pour éviter de se poser des questions difficiles, il est préférable de ne pas intervenir et de ne pas agir sur ses semblables. "Pour vivre heureux, vivons caché", dit le proverbe. Le problème c'est qu'à partir



de sa retraite la conscience morale distille ses critiques et son acrimonie : les gens sont malhonnêtes et hypocrites ! Les lois ne sont pas ce qu'elles devraient être ! Les gouvernants n'agissent pas comme il faut ! La seule issue à cette contradiction est d'affronter le monde, d'apprendre les lois du réel.

Il ne suffit pas d'être juste, il faut être prudent. Nous prenons le mot prudence en son sens aristotélicien (*phronèsis*), à savoir l'intelligence de la situation particulière, ce qu'on appelle aussi discernement ou lucidité. La prudence est la vertu de tout homme en tant qu'il est agissant. Autant il peut être facile de dire ce qu'est le juste en général : l'égalité pour tous, l'objectivité dans les partages, autant il est difficile de déterminer, ici et maintenant, une récompense ou une sanction, un salaire ou un prix, d'évaluer véritablement ce qui vaut approbation ou blâme. C'est le métier du juge. Si le juge dépend d'abord de la loi, il doit être capable d'interpréter, voire exceptionnellement de corriger la loi, là où son application mènerait vers une injustice, ce qu'Aristote appelle l'équité (*epieikeia*). La prudence est la vertu de l'homme politique, homme d'action par excellence. Sans la prudence le projet de la réalisation de la justice dans la société risque de conduire à renforcer la violence dans le monde. C'est ainsi que Hegel interprète le moment de la Terreur pendant la Révolution française. La Terreur est une sorte de fanatisme de la loi universelle, le refus de laisser les individus s'épanouir dans le moment de la particularité. L'agir politique demande un dosage toujours circonstancié d'idéalisme et de réalisme : idéalisme, car la société n'est pas ce qu'elle doit être, elle contient des injustices objectives, il faut donc la transformer !, réalisme, car il faut connaître les contraintes de la situation et les moyens effectifs, la teneur et la différenciation des sensibilités et des intérêts, si l'on veut modifier la société de manière effective sans accomplir de violences inutiles. Hegel remarque que le défaut de la jeunesse est de se vouer à l'universel abstrait. Il faut une certaine maturité pour accepter ce qui peut apparaître comme un compromis avec le réel. En ce sens la prudence accomplit l'amour et la volonté de justice.

Etre juste ne suffit pas, il faut être charitable, courageux, prudent... Maintenant, il reste à savoir si ces vertus s'inscrivent dans la logique même de l'accomplissement de la justice ou si elles constituent un complément véritable à la vertu de justice. Il y a deux styles de réponses : on peut insister sur l'affinité forte entre justice, bonté et équité, et conclure à une *insuffisance extrinsèque* du juste ; on peut tout au contraire insister sur la discontinuité et l'hétérogénéité, et conclure à une *insuffisance intrinsèque* du juste (moral). Eu égard à l'expérience de l'hypocrisie régnante de la bonne conscience ou de la belle âme (attitudes décrites par Hegel dans le prolongement de la "vision morale du monde"), eu égard à la facilité coupable de tous ceux qui se croient justes (et justifiés) par la parole en évitant toute confrontation avec le monde et tout exercice de responsabilité, nous serions tentés de répondre que le juste ne s'épuise pas dans le rapport conscientiel à soi-même. Ajoutons que la véritable justice est une inquiétude sur elle-même (comme la vérité, comme la raison) et qu'elle s'interdit en ce sens toute suffisance.



SUJET II

Le sujet (hors thème) a été très peu choisi, moins de 1% des candidats.

Certains candidats développent des considérations fantaisistes sur l'influence du climat sur le comportement, sur la justice de la "place au soleil" ! D'autres essaient de déterminer objectivement la part du nouveau et de ce qui n'est pas nouveau dans notre monde et se contentent de faire une énumération banalisante sur les conquêtes de la science et de la technique. Très peu comprennent que dans cette proposition de l'ecclésiaste (il n'était nullement nécessaire de connaître le Qohélet) s'exprime surtout un état d'âme : le scepticisme, voire le désespoir. Le problème est donc d'expliquer à partir de quelle expérience on peut adopter ce type de vision du monde et quel peut être le véritable critère du nouveau dans le monde.

Cette proposition peut être énoncée de manière circonstancielle en rapport avec des répétitions qui nous frappent, expression d'une humeur ou simple constat. Elle peut aussi être énoncée comme un principe d'explication générale. A ce titre elle se pose comme la vérité du monde, comme sagesse.

D'abord le Qohéleth, prétendument Salomon, fils de David, roi de Jérusalem (il s'agit en fait d'un texte du IIIe siècle avant Jésus-Christ) parle ainsi : "vanité des vanités, tout n'est que vanité. Quel profit revient à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil. Une génération s'en va, une génération vient, et la terre subsiste toujours. Le soleil se lève, le soleil se couche et il se hâte vers le point où il se lèvera de nouveau... Tous les fleuves vont à la mer et la mer ne se remplit pas. Ce qui a été sera, ce qui s'est fait se fera : il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Y a-t-il une chose dont on dise : vois, c'est du nouveau ? Cette chose existait déjà aux siècles qui nous ont précédés...". L'ecclésiaste nous explique que tous les efforts accomplis pour trouver le bonheur sont vains. Etre sage c'est avoir fait le tour de tout cela. Mais cette sagesse nous rend encore plus malheureux. "Où la sagesse abonde, abonde le chagrin ; qui augmente son savoir augmente sa douleur". La finalité du livre est évidemment apologétique. Sur le fond de la vanité humaine ressort d'autant mieux la nécessité de l'obéissance à Dieu (procédé que l'on retrouve chez Pascal).

On peut comprendre cette proposition en dehors du contexte religieux. La conscience naïve est souvent étonnée, surprise. Et notre monde contient des spécialistes de la nouveauté commerciale. Le spectaculaire, le sensationnel attirent les "badauds" qui ne sont pas toujours dotés d'une curiosité saine. Dès lors que l'on a un peu vécu, acquis de la maturité, on voit qu'à travers la différence des visages, des actions, des situations, les mêmes choses se répètent. On peut expliquer tous les phénomènes sous la loi du même. C'est ce que fait la science qui ramène la multiplicité des choses à des lois ou à des types. Mais le savant n'est pas désespéré, il est curieux, il s'émerveille à l'intérieur de son domaine. La curiosité, l'étonnement sont les commencements de la vie intellectuelle, disent Platon et Aristote. Le désespéré du nouveau n'est pas un savant, c'est un homme qui prétend avoir compris la vie, en avoir fait le tour, probablement à partir de l'expérience traumatisante de l'erreur ou de l'échec du désir (compris de manière épicurienne). Quelques exemples : Faust





vieillissant au début de pièce éponyme de Goethe ; Schopenhauer ; Baudelaire en proie à l'ennui (*spleen*) :

Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
 Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
 Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui...
 Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
 Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
 Au fond de l'Inconnu pour trouver du *nouveau* !

Mallarmé dans *Brise marine* "La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres." ; les héros de Beckett ; E. M. Cioran, etc....

A partir de quoi peut-on voir le nouveau et s'en réjouir ? Il ne suffit pas de dire qu'il y a des événements, car tous les événements peuvent être compris sous le régime de la répétition, la loi du même. Le seul véritable événement qui ne soit pas déductible du passé, vient de l'irruption de la liberté transcendante dans le monde empirique. "J'entends par liberté, dans le sens cosmologique, le pouvoir de commencer de soi-même un état dont la causalité n'est pas soumise à son tour, suivant la loi de la nature, à une cause qui la détermine quant au temps" dit Kant dans la Critique de la raison pure (dialectique transcendante). Tout phénomène, tout événement qui procède de la liberté est un événement nouveau qui peut nous enchanter ou nous faire peur. Du côté des actes poétique de la liberté : la naissance d'un enfant, l'aventure, la décision responsable, la création d'une œuvre, la percée d'une civilisation ; du côté des actes de la liberté violente : la passion haineuse, Erostrate, la guerre civile, la décadence d'une civilisation... Dans le prolongement de Kant, Hannah Arendt explique que la naissance constitue l'événement privilégié par excellence, car l'apparition d'une nouvelle vie humaine détermine la possibilité ontologique d'initiatives et d'actions nouvelles. Et elle rappelle la petite phrase des Évangiles (la bonne nouvelle) : "un enfant nous est né" (*Condition de l'homme moderne*, ch. V, l'action). On peut voir dans la nature un analogue de la liberté humaine. Ce qui donne une philosophie de la nouveauté permanente. Cf. Bergson et le thème de l'évolution créatrice. Faut-il alors entrer dans le culte de la différence temporelle et condamner le discours cohérent dès lors qu'il essaie de comprendre et de rassembler (Cf. Gilles Deleuze) ?

Il s'agit plutôt de savoir ce qui est véritablement nouveau. Et là, entre la conscience désenchantée qui voit le même dans le différent et la conscience révoltée (contre le discours et sa prétendue clôture) qui veut voir la singularité différentielle à chaque moment du temps, il convient de trouver la mesure. Cette mesure est celle de la conscience cultivée. Le nouveau n'est nouveau que par rapport à l'ancien, mais il n'est saisi dans sa nouveauté que là où l'ancien est reconnu et assuré. Pour le dire autrement, le vertige du *temporel* ne peut se résoudre que dans le *temps* de l'histoire.

Les sujets se sont avérés très sélectifs. Le partage entre les bonnes et les mauvaises copies s'est fait de manière naturelle. Ont été pénalisés les candidats qui ne cherchent pas à s'adapter au sujet, énoncent des banalités et des inepties. Ont été valorisés (par des notes supérieures à 14) les candidats qui témoignent d'un véritable sens du problème et montrent une démarche assurée à partir d'une intégration véri-



table de leurs connaissances. Rappelons que la première des exigences est de s'ajuster au sujet. Ce qui suppose du courage et une certaine prise de risque. Il est vrai que le sujet, sauf hasard exceptionnel, ne reprend pas des séquences du cours de l'année sur le thème. C'est justement ce que vise le concours. Il ne s'agit pas d'apprécier le degré d'intelligence avec lequel le candidat *reproduit le cours* de son professeur de l'année, mais de voir ce qu'il est *capable de faire* avec son cours.